

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 32

Artikel: Philosophique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224047>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



VIVE LE SOLEIL !

NOUS voici au sommet de l'été. Le soleil ce vieux colonial, a accompagné ses sujets jusqu'à Paris, et nous profitons nous aussi de ses bienfaits. C'est vraiment un plaisir de n'avoir pas un mouvement à faire pour être inondé de sueur et pour gagner une soif inextinguible, alors que l'été dernier il fallait se donner tant de mal pour arriver à ce résultat. Il est exquis de se coucher à l'ombre, dans un endroit un peu ventilé, et de se laisser vivre sans penser à rien, en laissant la terre tourner comme il lui plaît. Le soleil est, décidément, un grand magicien. Il crée de la joie avec rien, il fait des miracles avec ses rayons et il n'est pas étonnant que les anciens lui vouaient un culte spécial. Quant à nous, qui admirons les inventeurs de la politique, des impôts, de la T. S. F., des gaz asphyxiants, des films parlants cent pour cent, du chauffage central et de toutes les balancoires, nous devrions songer à admirer un peu plus l'inventeur du soleil. C'est grâce au soleil que les journées de vacances sont si longues et si joyeuses. C'est lui qui chauffe l'Océan, notre baignoire commune et qui donne à nos stations alpestres cet air de fête. D'un sourire, il fait naître des myriades de mouches, qui mettent dans l'air le bruissement de leurs ailes et leur tourbillon fantasque. C'est au soleil que nous sommes redevables des taons agressifs, des guêpes voraces, des moustiques surtout, ces imperceptibles et folâtres insectes.

J'aime ces charmantes petites bestioles. Elles font à nos oreilles, le soir, une musique ténue, qui nous rappelle un peu celle des moteurs d'avions et elles nous procurent deux gentilles distractions absolument gratuites : premièrement, nous leur faisons la chasse, ce qui est passionnant ; deuxièmement, quand nous avons eu l'avantage d'être piqués, nous nous grattons, ce qui est délicieux et follement amusant. Vive le soleil, qui nous égaye et auquel nous voudrions renouveler chaque année un abonnement d'un an ; vive le Conteur, auquel il est plus facile de s'abonner, qui complète la cure de soleil par les rayons qu'il nous glisse dans l'esprit et qui, lui, plus généreux, apporte ses bienfaits en toute saison.

Philosophique. — Toupin marchande une couronne funèbre pour porter sur le tombeau de sa défunte.
— En voici une en fer, lui dit-on. Les inscriptions sont gravées et ne peuvent pas s'effacer ; tandis que sur les couronnes immortelles...

— Eh ! mon Dieu, interrompt Toupin, ce serait déjà bien joli si nos « regrets » duraient autant que les couronnes !

Façon de parler. — Deux ménagères se rencontrent ; l'une d'elles tient par la main un bambin de cinq à six ans.

— C'est votre « petit » ? interroge l'autre.
— Mais oui, madame.
— Comme il est « grand » !



TOINE ET SA SUZON

DU que l'avant età maryâ, Toine et sa Suzon n'avant rein su fère que l'ão dèpustâ. N'è pas que l'étant croûto l'on à l'autro, na. Mâ s'accordâvant pas lè doù et pu l'è tot. L'è dâi z'affère qu'arrevant, vo dio. Dinse, la reseгна l'è bin bouna ; la soupa à tserfouillet, on pào rein trovâ de meillâo. Mâ, bêtâde prâo reseгна dein de la soupa à tserfouillet, cein va vo fère on brévon à vo rebouillî l'estoma et à itre à but de reindre. Eh bin ! lo maryâdzo de Toine et de sa Suzon l'étâi dinse : doù z'andzo quand l'étant solet, on einfè quand l'étant einseimbllo. On einfè ! bin pî que tot cein ! On n'arâi pas oïu tounâ quand sè dèpustâvant, dâo tant que fasant montâ l'ão dzerno (voix).

Cein ne pouâve pas doùra dinse. Lo bon Dieu l'a zu pedhî de leu et on dzor que la Suzon l'avâi voliu montâ su on ceresî po couillî quauque cerise, la brantse s'è trossâie. L'è tsesâite, La Suzon per dèssu la tita la première que l'a età einnuquâie. Ei via po l'autro mondo, iô l'a età bin reguva, po cein que n'avâi jamé rein fé dé mau.

Lo Toine l'a dan età solet, mâ pas grand teimps. Cein lo tsandzîve tant de pas sè dèpustâ que l'a attrapâ onna sorta de maladi, que l'eïr è moo assebin.

L'étâi on andzo, vo l'è de. Vo faut dan pas m'eïn voliiâ mau se vo dio que l'a prâi lo seindâ dâo Paradi, tot drâi, sein trabetsî.

L'a terî la senaille. Saint Pierre l'è venu vèrè que lâi avâi :

— Ah ! l'è tè, Toine, que lâi a de dinse. Ie t'atteindè et t'avé gardâ onna bouna pllièce. Te sâ qu'âo Paradi on è doù per doù : on hommo, onna fenna. Justameint, la pllièce que tè baillo l'è dècoûte onna tant brava fenna. Quin bî paa (paire) vo z'allâ fère lè doù, tot parâi, et po tota l'éternità.

— Grand maci, bon saint Pierre. Vo z'ite bin boun einfant. Quemet s'appele-te clia bouna fenna ?

— On lâi dit Suzon... D'ailleu lâi a min d'autra Suzon à Paradi. Mâ, qu'a-to ? Te fâ la potta. I-to mau ?

— Na, pas pî. Mâ, dite-mè vâi, bon saint Pierre, vo n'arâi pas dâi iadzo on autra pllièce ?

Marc à Louis.

LES AMATEURS

DEPUIS que l'on savait dans le village que je voulais vendre ma voiture torpédo pour acheter une conduite intérieure, il ne se passait pas un seul jour sans qu'un individu vint me faire payer à souper.

Il arrivait au moment où nous nous mettions à table, dirigeait sur le rôti un regard qu'il paraissait, au prix de toutes les peines du monde, ne pouvoir en arracher et déclarait : « Mâtin, ça sent bon chez vous ».

J'étais bien obligé de lui répondre : « Asseyez-vous, vous allez souper avec nous ».

— Ma foi, répondait-il, ce n'est pas de refus. Après le repas, qui avait été suivi du café, de quelques liqueurs et corsé d'excellents cigares, le gaillard consentait à me faire connaître le but de sa visite :

— C'est à propos de votre torpédo ; c'est-à-dire vrai que vous voulez vous en défaire ?

— Vous seriez amateur ?

— Ma foi, ça se pourrait.

Je le conduisais au garage en lui précisant les qualités exceptionnelles d'une voiture dont j'avais lieu d'être satisfait, qui n'avait presque pas roulé, qui n'avait jamais eu la moindre panne, ni reçu le plus petit choc. Je lui indiquais le prix raisonnable que j'entendais en tirer. Il ne sourcillait pas, réfléchissait un moment et haussait :

— Pour me prouver que votre guimbarde marche bien, conduisez-moi à Sottenville, j'ai là un oncle à héritage qui s'attarde un peu et que je n'ai pas vu depuis l'année dernière, je ne serais pas fâché de me rendre compte s'il déclina. Je conduisais mon client voir son oncle en lui signalant tout le long du chemin les qualités de ma voiture, la facilité avec laquelle elle montait les côtes, la douceur du changement de vitesse, sa souplesse, etc.

Au retour, l'acheteur éventuel se frottait les mains ; il avait constaté que son vieil oncle avait fléchi ; quant à la voiture, il n'en parlait plus et quand je lui demandais ce qu'il décidait, il me répondait :

— Je vais réfléchir. La voiture est bonne et très coquette, mais il faut que je trouve un garage et puis, je préfère attendre encore un peu, des fois que mon pauvre cher oncle viendrait à disparaître, je pourrais sans doute me payer une conduite intérieure, moi aussi.

Le lendemain, un nouvel amateur venait partager un repas, me demandait à réfléchir et, en se grattant la tête, regrettait :

— Quel dommage que ce ne soit pas une torpédo camionnette.

Le défilé se poursuivit pendant plus d'un mois suivant ce rite invariable : l'amateur se présentait à l'heure du dîner, ne faisait aucune objection quand je lui offrais de se restaurer, m'invitait à exécuter une randonnée dont le prétexte était une course urgente qu'il avait à faire, puis il trouvait le prix de la voiture trop élevé pour une auto d'occasion ou ne faisait à ce sujet aucune observation.

Quand il ne critiquait pas le prix, l'amateur était prêt à prendre la voiture tout de suite, mais renseignements pris, j'apprenais qu'il était insolvable et que, lorsqu'il avait acheté une bonbonne de vin, il fallait l'huissier pour la lui faire payer.

Les vrais amateurs, ceux qui pouvaient solder leur achat, se montraient méfiants. Ils ne comprenaient pas que je voulusse me « défaire » d'une voiture intacte, jolie de ligne, à l'état neuf.

Il y a quelque chose là-dessous, pensaient-ils ; on ne vend pas une bonne voiture. Et ils me posaient cent questions pour m'amener à leur dévoiler les vices rédhibitoires de mon auto.

— Ah ! si le démarreur n'avait pas fonctionné, si le radiateur avait fui, si les phares avaient été aveuglés, le klaxon muet, le carburateur toujours noyé et si le moteur avait cogné